

Avertissement au lecteur

Les « Rendez-vous de La Possonnière » proposent chaque année un cycle de conférences et de concerts autour d'un thème ronsardien. Les conférences sont assurées par des spécialistes reconnus s'appuyant sur l'état actuel de la recherche. Elles doivent permettre à un large public de mieux connaître l'œuvre de Ronsard et de bénéficier d'un éclairage nouveau sur les thèmes abordés.

Loin d'être une revue spécialisée destinée exclusivement à un public universitaire, les *Cahiers de La Possonnière* ont pour objectif de vous permettre de retrouver le contenu de ces présentations.

AUGIÉ GAILLHARD DANS LA TOURMENTE DES GUERRES DE RELIGION

Article presque intégralement tiré, avec autorisation, du *Dictionnaire littéraire des écrivains d'expression populaire*, Frédéric-Gaël Theuriau (Dir.), Tours, CESL Éditions, 2016-2018.

Augié Gaillhard (Auger Gaillard selon l'orthographe d'aujourd'hui) naquit en Albigeois, à Rabastens, dans le Tarn. Son père, Martial Gaillard, était « roudié », c'est-à-dire charron. Sa mère s'appelait Mariette de Saint Martin. Son frère se prénomma Pierre. L'enfant grandit dans une famille d'artisans aisés. Il vécut une partie de son enfance dans une maison du faubourg Saint-Roch qui se trouve actuellement au 24 rue du Consistoire.

Auger fréquenta quelque temps le collège où il fit du latin. Il le quitta tôt pour apprendre le métier de son père durant son adolescence ainsi que celui de ménétrier qui le faisait vivre. Il jouait précisément du rebec, un violon médiéval à trois cordes. Il serait ensuite entré en religion chez les franciscains, y aurait refait du latin puis aurait abandonné sa vocation pour reprendre le métier de roudié qui consistait essentiellement à fabriquer et réparer les roues des voitures (charrettes, chariots...) et éventuellement les véhicules eux-mêmes.

Peut-être moins adhérent aux thèses de la Réforme protestante qu'attiré par le profit facile, il abandonna ses outils pour se convertir au protestantisme et s'engager comme soldat, dès la première guerre de Religion, aux côtés des calvinistes qui s'emparèrent de Rabastens, fin 1561, qui mirent à sac les églises et qui tuèrent plusieurs franciscains. Il participa ainsi aux violences, aux vols et aux tueries. Il explique, dans le poème 26 du *Las Obros*, qu'il détruisit un crucifix et dans le poème 123 du *Lou Banquet* qu'il a un jour saisi le bétail d'un homme parce qu'il refusait de payer sa contribution à la guerre, sorte d'impôt que levaient les Protestants pour subvenir aux besoins de la guerre :

Ieu mario rompre un crucefic
Anb un gros mailh, o an bela piguasso,
Coumo ferì, quinze ans a, à la plassa
De Rabastens, à la premiero guerro,
A un fot naut ferì mettre par terro.
(*Las Obros*, poème 26)

Je préférerais rompre un crucifix avec un gros maillet ou une grande hache, comme je le fis, il y a quinze ans, sur la place de Rabastens lors de la première guerre, où j'en fis jeter à terre un fort haut.

(Traduction d'Ernest Nègre, *Auger Gaillard : œuvres complètes*, Paris, PUF, 1970, p. 129)

Calques une m'an bé dih que deu estre Terreno,
Per so quant ieu ly ferì atrapa son bestial.
S'el abrio fah aquo, el aurio fah fort mal ;
Mas ieu nou crezi pas qu'el fes talo fadezo,
Car el sap que'l bastial ero de bouno prezo,
Quan nou voulguec jamai paga contriobucieu:
Per tal d'aquo d'aqui lou li prengueri ieu.
(*Lou Banquet*, poème 123)

Quelques-uns m'ont bien dit que ce doit être Terrène, parce que je fis saisir son bétail. S'il avait fait cela, ce serait une mauvaise action ; mais je ne crois pas qu'il ait fait cette folie, car il sait que son bétail était de bonne prise, parce qu'il ne voulut jamais payer de contribution : voilà pourquoi je le lui ai pris.

(Traduction d'Ernest Nègre, *Auger Gaillard : œuvres complètes*, Paris, PUF, 1970, p. 397)

Lorsque les Catholiques reprirent l'ascendant, de juin 1562 jusqu'à la fin de l'année, les riches Rabastinois compromis furent inquiétés. Certains furent pendus, d'autres dépossédés de leurs biens. Gaillard n'était pas de ceux-ci en raison, peut-être, de sa pauvreté.

Lorsque les troupes protestantes aux ordres du prince de Condé reprirent ensuite la ville, le charron était encore de la partie. La paix d'Amboise du 19 mars 1563, qui tenta d'instaurer une coexistence pacifique entre Catholiques et Protestants, conduisit Auger à reprendre son ancien métier. Malgré la courte durée de la période d'accalmie, le charron ne reprit la bataille dans l'armée protestante des Princes que vers 1568, plus ou moins chassé de Rabastens par les Catholiques qui ne l'aimaient guère, et se retrouva aux sièges de Chartres, de Gaillac et de Salvagnac en tant qu'arquebusier. Blessé en 1569, il redevint charron après avoir demandé la levée de son bannissement. Il dut refaire son atelier qui avait été pillé en son absence durant la troisième guerre de Religion. Comme il regrettait la vie facile du soldat, il reprit du service en 1572, évita le massacre des Protestants rabastinois du 5 octobre, et rejoignit une garnison qui occupait Buzet en 1573. Enfin, il se retrouva à Mas Grenier en 1575 et à Réalville l'année suivante. Survint alors la paix de Monsieur le 6 mai. Gaillard, rassasié des horreurs de la guerre, changea du tout au tout pour aspirer au désir de tolérance et de paix. Il souhaitait retourner à Rabastens, mais, retrouvant sa boutique pillée une seconde fois, il s'établit à Montauban, une ville calviniste sûre, comme charron puis comme ménétrier en 1579. Il allait donc chanter de château en château à travers le Languedoc, la Guyenne et le Béarn. Ses tentatives de mariage échouèrent.

Même si Auger Gaillard composait essentiellement en occitan, il retint de ses pérégrinations militaires du côté de la langue d'oïl une connaissance du français et de la littérature française. Il lisait Rabelais dont il devint le disciple, Marot et Ronsard. Voilà pourquoi son occitan comportait du francisme qui gâtait la pureté de sa langue maternelle. Il abusait parfois de l'emploi des pronoms personnels sujets « ieu » (je), « el » (il). De plus, l'orthographe de l'occitan et du français n'étant pas normalisée à cette époque, l'on trouve certaines fantaisies dans ses écrits comme le pluriel d'« amic » écrit aussi bien avec un « x » qu'un « s ». Son modeste savoir en latin est visible par un saupoudrage de quelques latinades ici et là car il avait abordé les auteurs anciens grâce aux traductions de l'humaniste Jacques Amyot. Il s'essaya à la poésie en 1573 en commençant par des chansons. À partir de 1576, il se dirigea vers des poésies distrayantes, satiriques et engagées. Vers 1584, Auger partit à Pau, dans le Béarn, en visite, où il trouva dans des princes des protecteurs. Mais surpris par la reprise des conflits religieux de 1585, il y resta à cause de l'insécurité des routes. Comme il ne parlait pas bien la langue française, il avait du mal à communiquer. Il y écrivit la plupart de ses autres poésies jusqu'à sa mort d'une maladie.

Auger Gaillard publia très exactement huit ouvrages composés en dialecte albigeois et un peu en français. En raison des évocations du « bas matériel », *Las Obros* parut clandestinement en 1579 avec l'indication fictive : « À Bourdeaux, Par Iaques Oliuier ».

Lou Libre gras n'a pas résisté au temps. Seuls trois fragments survécurent. En effet, le livre licencieux, bien qu'imprimé chez Louis Rabier, à Montauban, en 1581, fut censuré par les Protestants, d'où une diffusion restreinte à l'époque. Il n'existe donc aucun exemplaire de l'ouvrage uniquement connu par des extraits repris dans des livres postérieurs. Il doit son nom à la pratique des bouchers qui ne vendaient du bœuf gras qu'à ceux qui acceptaient d'acheter du maigre. L'analogie avec une pratique d'Auger Gaillard est évidente : pour écouler les livres invendus de son *Las Obros*, le poète avait décidé de ne vendre son *Libre gras* qu'à ceux qui achetaient également son *Las Obros*.

Le troisième, les *Recoumandations*, comporte l'indication fictive d'une publication à Lyon probablement parue entre 1582 et 1583. Auger y flatte le roi et son favori, le Duc de Joyeuse, dans le but de trouver des souscripteurs pour financer son prochain ouvrage. Il y confesse également les erreurs de sa vie passée.

Lou Banquet, publié en 1583, contient les mentions fictives du lieu d'impression, Paris, et de deux éditeurs purement fictifs. En réalité, il fut probablement imprimé à Toulouse, puis réédité trois fois au XVII^e siècle : en 1610, 1614 et 1619. Cette œuvre fut ensuite oubliée jusqu'en 1843, époque à laquelle un de ses compatriotes de Rabastens, Gustave de Clausade, la réédita. Il lui permit ainsi de trouver une place dans les anthologies de la littérature de langue d'oc. Le livre comporte des flatteries adressées à ses protecteurs, des plaisanteries grotesques, des poésies gaillardes, des satires, des plaidoyers et des récits divers.

L'Apocalypse ou Révélation de Saint-Jean est le cinquième recueil publié en 1589. Le lieu d'impression, Tule, et l'éditeur Arnaud de Bernard sont sans doute fictifs : les environs de Pau seraient plus vraisemblables comme lieu d'édition. Il ne reste que 31 pages de fragments.

Le suivant a, quant à lui, totalement disparu. Il s'agit de la *Description du château de Pau* publié en 1592.

Le recueil intitulé *Les Amours prodigieuses*, publié en Béarn en 1592, contient des requêtes adressées à Catherine de Navarre, une discussion entre deux philosophes et des vers de circonstance.

Enfin, le dernier, en 1593, s'intitule *Le Cinquième Livre*. L'ouvrage original, un petit in-4° de 87 pages retrouvé en 1854, a disparu à la mort du possesseur privé nommé Bascle de Lagrèze. Il reste néanmoins une copie faite par Charles Garrisson qui la publia en 1936.

L'un des points à éclaircir est le rapport de l'auteur avec le mouvement baroque. Mot d'origine portugaise (« *barroco* »), le baroque signifie « perle irrégulière ». En castillan (« *barrueco* »), il désigne un « nodule sphérique », un « rocher irrégulier », puis par extension une « perle irrégulière ». Il est introduit ensuite en France avec le mot « baroque », appellation péjorative qualifiant la bizarrerie. Le terme circule donc en Europe selon un trajet d'ouest en est à partir du deuxième tiers du XVI^e siècle. Il se trouve dans le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1740 dans le sens adjectival d'« irrégulier », de « bizarre » et d'« inégal ». Il désigne ce qui diffère de la norme en vigueur. La poésie baroque se définit en rupture à la poésie renaissante. Elle dénote par rapport aux règles déterminées par les auteurs de la Pléiade. Elle est postérieure à l'apogée de la poésie renaissante et antérieure à celle classique. On peut donc la situer entre 1570 et 1660. Domine dans ce courant un sentiment d'instabilité et de perte d'absolu non sans rapport avec les périodes de crises entrecoupées de brèves accalmies qui vont du début des guerres de Religion (1561) à la Fronde (1652). Cette période représente à la fois l'extrême misère et l'extrême grandeur de l'homme. Tous les opposés sont présents, ce qui est peut-être une esthétique baroque à ne pas négliger.

Durant les guerres de Religion et les périodes de paix, l'Occitanie devint bigarrée, ce qui se traduit par de perpétuelles tensions internes entre catholiques et calvinistes. Pour la seule ville de Rabastens, celle-ci tomba sous le joug des Huguenots de la fin de 1561 à mai 1562 et de la fin 1562 à mars 1563. Les Catholiques reprirent la ville de juin 1562 à fin 1562 et à partir de mars 1563, avec la paix d'Amboise, qui s'acheva par le massacre des Protestants rabastensais les 5 et 6 octobre 1572. L'instabilité du contexte religieux environnant avait une incidence sur l'inconstance de la vie du poète qui oscillait entre engagement militaire, vie laborieuse et écriture. Pour compenser le sentiment de perte et d'instabilité, l'œuvre de Gaillard comporte de la prodigalité, de la profusion, de l'emphase, de l'impudence même. Il s'oppose à l'économie classique par le refus de la culture dominante, le refus de la religion catholique majoritaire. Il écrit en languedocien et épouse la cause calviniste.

Le sentiment d'exil est perceptible, puisque Gaillard dut quitter Rabastens aux mains des Catholiques pour se réfugier à Montauban. Il fut entraîné dans la tourmente, ballotté de rivage en rivage comme un bouchon. Conduit à quitter sa ville natale, il ressentit, dans l'éloignement, une certaine nostalgie. Le premier recueil de Gaillard, *Las Obros*, publié en 1579, le poème 26, adressé à l'un de ses amis et protecteur, Monsieur de la Roque, évoque les risques de retourner du côté de Rabastens :

Ieu voldrio be, Monseigneur de la Roquo,
Que me tingats un pau per escusat
Quant a lon tens que ieu nou soy passat
A Sant Jery, per afi de vous veyre.
Helas, Mousur, ieu vous pregui de creyre
Que jamai ieu n'y soy gaussat ana,
Creignan que ieu nou me pouguez tourna ;
Car vous vesets que'l tens es dangarious,
Et d'autro part, Iou monde es malurous.
Si ieu ero pres par lous de Rabastens,

Ieu ey gran peur que me rompiou las dens.
 Car Ious poltrons toutis me volou mal ;
 Mas que, Mousur, ieu be lour dic aital,
 Et se jamais intraven an l'escallo,
 Lous dous Delerm et Monse
 Seriou salvats, et non pas degus pus !
 Aquelis tres counoessou tout l'abus,
 Et toutis tres son bous galafretiés,
 Que m'an mandat si ey de re mestiés ;
 Ieu trovarey en els toutjoun credit,
 Mas que nou sio sonque de calque hardit.
 Aqui vezi que tous son mous amics
 Coumo l'ostour de los pauros perlics.
 (*Las Obros*, poème 26)

Je voudrais bien, Monseigneur de la Roque, que vous me teniez pour un peu excusé de ne pas être passé depuis longtemps à Saint-Géry, pour vous voir. Hélas ! Monsieur, je vous prie de croire que je n'ai jamais osé y aller, craignant de ne pouvoir revenir. En effet, vous le voyez, les temps sont dangereux et, d'autre part, les gens sont méchants. Si j'étais pris par ceux de Rabastens, j'ai bien peur qu'ils me rompraient les dents. Car, les poltrons, ils me veulent tous du mal. Moi aussi, Monsieur, je leur rends la pareille et, si jamais nous entrions chez eux par escalade, les deux de l'Herm et Monseigneur de la Salle seraient sauvés, mais personne d'autre ! Ces trois ont pleine conscience des abus commis, et tous trois sont de bons vivants, qui m'ont fait demander si je n'ai besoin de rien. Je trouverai chez eux toujours crédit, ne serait-ce que de quelques liards. Je vois qu'à Rabastens tous les autres sont mes amis comme l'autour l'est des pauvres perdrix.

(Traduction d'Ernest Nègre, *Auger Gaillard : œuvres complètes*, Paris, PUF, 1970, p. 128-129)

Auger, alors engagé dans l'armée calviniste, était en garnison, en 1573, à Buzet, en Haute-Garonne, dans le canton de Montastruc. Il confessa qu'il devait voler pour survivre et pour préparer sa fuite en cas de siège. Il semble que le sentiment d'exil soit double chez Gaillard, puisque déraciné de sa ville natale où il n'avait aucun ami, il se réfugia forcément dans des lieux où il était étranger comme à Montauban.

Non seulement Auger fut plus ou moins banni de Rabastens parce qu'il avait mauvaise réputation, mais encore subit-il deux pillages de sa boutique de Rabastens, l'un vers 1568, l'autre vers 1572. Telle était souvent la conséquence de la guerre. C'est pourquoi il écrivit à Henri III (1574-1589), dans les *Recoumandations* de 1576, pour manifester sa présence en lui signifiant les difficultés qu'il rencontrait pour gagner sa vie, puisqu'on avait volé ses instruments :

Vous pregan humblomen metre en vostro memorio
 Un rimaire noubel, noumat Augié Gaillard,
 Del loc de Rabastens, et roudié de son ard,
 Sounque de pauc en ça que calque canaillasso
 Me panerou à mi la mio pauro pigasso ;

Amay me derrauberou aital mous ferramens,
An la maissanto guerro, et tous mous esturmens.
Vesen qu'on m'a doustats tous mous moyens de vieure,
Ieu me souy azardat, moun rey, de vous escrieure.
(*Recoumandations*, poème 55)

Je vous prie humblement de mettre en votre mémoire un rimeur nouveau, nommé Auger Gaillard, du lieu de Rabastens, et charron de son métier, avec cette restriction que, il y a peu de temps, quelques canailles me volèrent ma pauvre hache ; ils me dérobèrent aussi de même mes bandages de fer, lors de la méchante guerre, et tous mes instruments. Voyant qu'on m'a ôté tous mes moyens de vivre, je me suis hasardé, mon roi, à vous écrire.

(Traduction d'Ernest Nègre, *Auger Gaillard : œuvres complètes*, Paris, PUF, 1970, p. 205)

Auger avait probablement réussi à retrouver des outils par la suite, mais l'ouverture d'un nouvel atelier, après la paix de Monsieur (1576), était subordonnée à une autorisation de la corporation et au versement d'une contribution financière qu'il ne pouvait honorer comme il l'évoque dans un sonnet en moyen français au début du *Lou Banquet* :

Pour me glorifier je n'ay point fait ce livre,
Ny pour pencer aussi mon nom éternizer :
Je l'ay fait seulement pour voir et aviser
Si l'estat de rimeur me donneroit à vivre.

J'ay un autre mestier, lequel je voudrois suivre,
Qu'est l'estat de rodier, qu'il ne faut mespriser ;
Mais il me cousteroit de faire authoriser,
Et tout le bien que j'ay ne vaut pas une livre.

J'ay garnie boutique à mon païs deux fois,
Que tousjours m'ont pillé mes hotis et mon bois.
Et, me voiant pillé, il faut que je vous die

Que me suis mis à lire et à rimer aussi ;
Mais pour autre raison je n'ai point fait ceci
Sinon tant seulement que pour gagner ma vie.

(*Lou Banquet*, poème 66)

Les conflits de l'époque inspirent souvent les poètes baroques. Auger Gaillard n'échappe pas à la règle, même s'il a quitté définitivement l'armée. Plusieurs poésies s'adressent à Henri III afin de le supplier d'instaurer une paix durable. Pour cela, tel un peintre d'histoire, il dresse un tableau des misères de la guerre. Pour insister sur le désir de paix, il demande l'amnistie pour les soldats bien que leurs vols se fassent souvent au détriment des pauvres paysans. Auger Gaillard, lassé de ces forfaits, lance donc un cri d'alarme sur les méfaits et lance un appel pour ne pas condamner trop rapidement les soldats. La guerre détruit l'humanité de l'homme.

Auger Gaillard est finalement toujours assis entre deux chaises ou pris entre deux feux. Issu d'un milieu artisan, il n'aurait pas dû entrer en littérature. Il est à « moitié rustre » comme il l'écrit à son ami François de Caumont au poème 3 du *Las Obros* (1579) :

Tout lou mal es, qu'aso n'es pas pla fach ;
N'es pas mon tort, car ieu soy miech gavach :
Coumo vous dic, ieu soy filh d'Albigез,
(*Las Obros*, poème 3)

Le seul malheur, c'est que ceci n'est pas bien fait. Ce n'est pas ma faute, car je suis à moitié rustre. Comme je vous l'ai dit, je suis fils d'Albigeois.

(Traduction d'Ernest Nègre, *Auger Gaillard : œuvres complètes*, Paris, PUF, 1970, p. 52)

Il n'est donc qu'un demi-poète si l'on suit sa logique. Comme il s'amuse à le faire croire, c'est à cause des pillages de sa boutique qu'il fut obligé d'écrire pour survivre. Mais il sait pertinemment que ses écrits manquent de qualité. Pourtant, cela ne l'empêche pas d'écrire. Lorsqu'il évoque ailleurs la vie du soldat, il prétend qu'il n'a pas à se plaindre. Mais il écrit à Monsieur de la Roque une chose contraire au poème 26 du *Las Obros* :

Lou mal es que d'uno causo me plangy :
Me cal pana tout aquo que ieu mangy ;
Mas que, Mousur, aqeste tens so porto,
Que m'es forso de vieure de lo sorto.
Ieu nou podi fa deguno trafiquo,
Sonque pourta l'harquabuzo ou piquo,
Qu'es un estat que nou me play pas gaire,
Car ieu vezi qu'es forso d'estre laire.
(*Las Obros*, poème 26)

Malheureusement j'ai à me plaindre d'une chose : il me faut voler tout ce que je mange ; il est vrai Monsieur, que c'est un produit de notre époque : je suis forcé de vivre de la sorte. Je ne puis exercer d'autre métier que celui de porter l'arquebuse ou la pique, état qui ne me plaît guère, car je me vois forcé d'être voleur.

(Traduction d'Ernest Nègre, *Auger Gaillard : œuvres complètes*, Paris, PUF, 1970, p. 128)

Bref, Auger nous conduit sans cesse dans le monde des faux-semblants, du simulacre et de la diversité des chemins. Il mêle l'apparence et la réalité, en sorte que le lecteur ne parvient jamais à se faire une idée précise ou fixe de la situation. Il mêle également le ton sérieux d'une demande de paix au roi et le ton de la plaisanterie par des jeux de mots. Nous retrouvons sans doute là un des traits du baroque.

La diversité n'est pas une invention de l'âge baroque, puisqu'elle est présente dans le genre satirique, comme chez Juvénal par exemple. Il s'agit d'un principe de la *variatio* propre à la rhétorique. Cependant diversité et variété acquièrent une importance incontestable dans l'esthétique littéraire à partir des dernières décennies du XVI^e siècle. Les auteurs ont parfaitement conscience de ces concepts qui apparaissent même dans les titres de leurs ouvrages. Gaillard mêle

de manière désordonnée, ce qui accentue encore l'effet « pêle-mêle » et « diversifié » de son œuvre, des vers de circonstance, des demandes d'argent, des flatteries adressées à ses protecteurs, des plaisanteries, des évocations gaillardes, des satires personnelles, des confidences, des plaidoyers, des comédies et des démonstrations. Auger mélange également les formes d'écriture : le poème divers, le sonnet, la prose, le dialogue et l'épître se côtoient.

ŒUVRE : *Las Obros*, Montauban, Louis Rabier, 1579. - *Lou Libre gras*, Montauban, Louis Rabier, 1581. - *Recommandations*, Montauban, Louis Rabier, 1582-1583. - *Lou Banquet*, Toulouse, 1583. - *L'Apocalypse*, Pau, 1589. - *Description du château de Pau*, Pau, 1592. - *Les Amours prodigienses*, s.l., 1592. - *Le Cinquième Livre*, s.l., 1593.

SOURCES : *Gustave de Clausade, Poésies languedociennes et françaises d'Auger Gaillard dit lou roudié de Rabastens*, Albi, S. Rodière, 1843. - Charles Garrisson, *Angié Gaillard, Roudié de Rabastens, sa vie, son temps, ses œuvres*, Paris, Droz, 1936. - Ernest Nègre, *Auger Gaillard : œuvres complètes*, Paris, PUF, 1970. - Frédéric-Gaël Theuriau, « Auger Gaillard, un poète de la Renaissance », in *Bulletin de la Société des Amis du Centre d'Études Supérieures de la Renaissance*, Tours, SACESR, 2007.

Frédéric-Gaël THEURIAU
Université François-Rabelais
TOURS